

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du 25 mai 1903, 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 25 mai - Indications pour la Louisiane - Temps beau mardi et mercredi vents légers du sud-est.

CONVENTION

DE LA Presse de la Louisiane et du Mississippi.

Nous sommes entrés dans l'ère des conventions. Il y en a pour tous les corps de métier, pour toutes les professions. Elles se succèdent avec une rapidité étonnante.

Voyez notre maire; il est à tout; on le voit et on l'entend partout. Il ouvre toutes les conventions et il y inspire l'esprit d'ordre, de bienveillance, de confraternité qui est la véritable source de tous les succès en pareille matière.

En fait, aujourd'hui même, au lendemain de la clôture de la Réunion des Confédérés, voici s'ouvrir celle de la Presse, des deux Etats les plus importants du Sud, la Louisiane et le Mississippi qui commandent les embouchures du grand fleuve et, par conséquent, des nombreux Etats dont se compose notre grande vallée.

Tous les trois poursuivent le même but, par des voies différentes, et c'est là que l'on commence à comprendre la supériorité de l'œuvre qu'ils ont pour mission d'accomplir.

Comment ne s'établirait-il pas entre eux une solidarité d'intérêts et de convictions qui ne peut tourner qu'au profit de la société politique et économique qui, sous quelque forme qu'elle manifeste son activité, repose nécessairement sur la morale?

Nous ne pouvons donc qu'augurer grand bien de cette réunion de la Presse qui exerce une si puissante influence sur nos esprits et sur nos actes, de tous les jours.

L'EXPOSITION

St Louis et ses Conséquences.

A mesure que s'approche l'époque de l'ouverture de l'Exposition de St Louis, les curiosités s'éveillent, l'intérêt redouble. Les esprits se livrent à mille spéculations, plus ou moins ingénieuses sur les conséquences de cet événement d'un caractère essentiellement national.

On a remarqué avec beaucoup d'à-propos qu'il s'est produit une première tentative de notre grande république, presque au lendemain de sa fondation et de l'acquisition du territoire de la Louisiane.

Cette première tentative de sécession, faite moins de soixante-quinze ans après la création de la république, indiquait une tendance puissante à la division. Il a fallu une guerre de plus de quatre ans pour avoir raison des sécessionnistes.

La réponse est facile à faire. Il y a des liens tout puissants qui unissent les Etats de l'Est à ceux du Nord-Est. Ces liens sont indissolubles par nature; le temps ne peut que les raffermir encore. C'est à Philadelphie qu'a eu lieu la première Exposition nationale de l'Union.

Pour la deuxième, les habitants de l'Est ont suivi les traces de leurs ancêtres; ils ont traversé les Alleghenies et sont allés s'installer à Chicago.

Quant à la troisième, ils vont l'établir en ce moment sur la rive ouest du Mississippi, unissant les deux grandes régions de l'Union et effaçant ainsi la démarcation qui existait entre l'Est et l'Ouest.

Plus d'Est, plus d'Ouest, comme depuis vingt ans il n'y a plus de Nord et de Sud. Rien qu'un peuple uni par les liens les plus étroits de la nationalité, des aspirations, de l'intérêt, comme de l'allégeance.

Célébrités Féminines.

Un referendum vient d'être organisé, par un journal allemand sur cette question assurément embarrassante: "Quelles sont les femmes les plus célèbres de notre temps?" On pouvait donner cent vingt-cinq noms.

Voici les cinq premières célébrités désignées par le suffrage universel allemand: Mme de Sittner, 156 voix; la reine de Roumanie, Carmen Sylva, 142; Sarah Bernhardt, 139; Elénora Duse, 132 et Marie Ebner Eschenbach, "poétesse" autrichienne, 71 voix.

Les Françaises ont été d'ailleurs un peu sacrifiées. C'est ainsi que Mmes Réjane, Yvette Guilbert, Marguerite Durand, qui arrivent en tête, n'obtiennent qu'un nombre infime de suffrages.



MAX O'RELL.

MORT DE MAX O'RELL.

Paul Blonet, connu sous le nom de Max O'Rell, est mort à Paris, dimanche dernier. Le publiciste français, né en Bretagne, le 2 mars 1848, fit ses études à Paris, où il fut reçu bachelier en lettres et bachelier en sciences en 1865, et suivit d'abord la carrière militaire. Officier de cavalerie en 1869, il prit part à la guerre franco-prussienne et fut fait prisonnier à Sedan. Il servit ensuite contre la Commune, et ayant été grièvement blessé, obtint sa retraite. Se tournant alors vers le journalisme, il passa en Angleterre comme correspondant de journal et fut nommé en 1870, professeur en chef de français à l'Ecole Saint Paul.

En 1883, il attira tout à coup l'attention sur lui en publiant, sous le titre de John Bull et son Ile, mœurs contemporaines, une suite de croquis de la société anglaise du temps présent. Ce livre, où l'humour britannique semblait se mêler à l'ironie parisienne, eut un succès énorme dans le monde entier et fut traduit dans la plupart des langues européennes et dans plusieurs langues asiatiques.

L'année suivante, M. Max O'Rell abandonna sa chaire de professeur pour se livrer entièrement à la littérature, et publia une série d'études satiriques et humoristiques qui eurent aussi un grand retentissement; "Les Filles de John Bull"; "Les Chers Voisins"; 1888; "Oh! les Enfants! notes d'un professeur, (Brat the Boys)" Londres, 1885; "l'Ami Macdo nald," souvenirs anecdotiques de l'Ecosse, 1887; "Jonathan et son Continent," tableaux de la Société Américaine, 1889, en collaboration avec M. Jack Allyn; "John Bull à l'Ecole," en collaboration avec M. George Sparkling; "Un Français en Amérique," 1891; M. Max O'Rell a aussi publié plusieurs ouvrages d'enseignements littéraires; entre autres, "l'Éloquence de la Chaire et de la Tribune Française," 1883.

De 1887 à 1890, il fit de nombreuses conférences en Angleterre et en Amérique; en 1891, il entreprit un voyage autour du monde qui dura deux ans et pendant lequel il fit plus de 400 conférences tant aux Etats-Unis et au Canada qu'en Australie, à la Nouvelle-Zélande et dans le Sud de l'Afrique. Toutes les traductions anglaises de ses ouvrages ont été faites par sa femme.

Ce n'est pas en France seulement que le nombre de célibataires va s'accroissant de façon inquiétante, en Belgique aussi, et dans d'autres pays.

Du moins c'est ce que semble indiquer certaine affiche que les jeunes filles d'Ecaussines Salang, en quête de maris, viennent de placer sur les murs de leur petite ville.

Lundi 1er juin 1903 (Pentecôte), à 4 heures.

Le célibat.

GOUTER MONSTRE offert par les soixante jeunes filles à marier du centre de la commune.

Etant délaissées par un grand nombre de nos concitoyens, nous priions les jeunes gens des environs de bien vouloir participer audit gouter et espérons avoir, sous peu, le plaisir d'assister à de nombreux mariages.

Les soixante jeunes filles à marier.

"N. B." - Plusieurs sont sur le point de coiffer Sainte Catherine.

Vers le Pôle Sud.

On sait que l'expédition antarctique organisée à Paris par le docteur Jean Charcot doit partir en juillet prochain. Ayant appris que M. Charcot avait fait un départ de l'ambassadeur de Suède et Norvège au sujet de ce prochain voyage d'exploration, un de nos confrères lui a demandé si quelque modification avait été apportée au projet primitif. Et voici ce qu'il a répondu:

"Notre projet n'a pas varié. Il s'agit toujours d'une exploration scientifique dans les régions antarctiques. Le pôle Sud est attaqué de plusieurs côtés à la fois: du côté de la terre de Victoria par les Anglais, du côté des terres Enderby et Kemp par les Allemands, du côté de la mer de Weddell par les Ecosais, et du côté de la terre de Louis-Philippe Graham par les Suédois. Il va être attaqué, par les Français, du côté de la terre Alexandre Ier, c'est à dire dans le secteur compris entre les 65° et 160° de longitude. Tous ces points sont échelonnés autour

d'un cercle ayant pour centre le pôle.

"Une des missions que je viens de vous énumérer est particulièrement intéressante, parce qu'on la croit en danger: celle des Suédois. Son départ - il y a deux ans - fit naître des craintes, quel'qu'un ayant observé que le portait, commençait à pourrir. Néanmoins les explorateurs s'embarquèrent pleins de confiance. Leur chef Otto Nordenskjöld, neveu de l'illustre voyageur, fit cette simple déclaration: "Si l'on est sans nouvelles de nous dans les derniers jours d'avril 1903, c'est que nous serons en péril."

"Et bien, on est sans nouvelles de Nordenskjöld. Sa mission est, sans doute, en danger, et, dès lors, je revendique pour nous l'honneur d'aller à son secours.

"Le peintre américain Stokes, qui accompagna le hardi Suédois dans un premier voyage et rapporta de magnifiques tableaux des régions polaires, se trouve actuellement à Paris. Il nous a dit qu'il partageait les craintes de tout le monde et nous a fourni des indications précieuses sur les parages dans lesquels Nordenskjöld a dû se trouver forcé de passer l'hiver antarctique.

"Notre expédition est d'autant mieux qualifiée pour aller au secours des Suédois que le détroit de Gerlache n'est pas éloigné de notre itinéraire et que, parmi mes compagnons, se trouve Gerlache lui-même, le seul homme qui ait longuement exploré cette région.

"Malheureusement, les frais de notre expédition ne sont pas encore couverts. Il nous faut 300,000 francs. Or, si j'ai donné 150,000 francs, nous n'avons encore reçu que 40,000 francs de dons particuliers (dont 8,000 de la Société de géographie, 2,000 du Muséum et 1,500 de l'Institut). Le gouvernement, il est vrai, a mis à notre disposition le charbon et un matériel de pêche. Mais cela ne suffit pas. Il nous manque 110,000 francs.

"Samedi, je me suis présenté à l'ambassade de Suède et Norvège, et j'ai fait en substance la proposition suivante: "Nous sommes seuls en état de partir tout de suite. On achève d'armer notre baleinière à Saint-Malo. Dans quelques jours nous pourrions prendre la mer. Devant notre intention de consacrer une partie de notre voyage à la défranchement de la mission Nordenskjöld, votre gouvernement voudrait-il nous avancer les 110,000 francs que nous manquons? Bien entendu, nous lui rembourserions une somme égale à celle des souscriptions qui peuvent nous être adressées à partir d'aujourd'hui."

"Et maintenant j'attends la réponse. J'espère encore qu'on nous aidera. Aucun membre de la mission n'est rétribué: les matelots ne recevront que la paie ordinaire des marins de commerce. Pourquoi ne nous permettrait-on pas d'accomplir un acte d'humanité et une œuvre profitable à la science?"

Il y a dans la pièce de M. Leveque plusieurs rôles qui permettent aux principaux artistes de la troupe Olympia de révéler leurs talents, entraînées par Lotte Kendall, miss Theresa Baker et miss Del Bendio.

Dans le rôle de Cupid, la petite Sarah Shields a obtenu un prodigieux succès. L'amusant livret de M. Leveque a permis à M. Wherham d'écrire une musique pleine d'entrain dont le succès sera durable.

On peut prédire à King Capital une ou deux semaines de salles comblées.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.



M. J. M. LEVEQUE, auteur du livret.

Dimanche soir a eu lieu, devant une énorme assemblée composée non seulement d'amateurs de la Nouvelle-Orléans, mais de nombreux étrangers qui n'ont pas encore quitté notre ville, la première représentation de "King Capital", opéra bouffe du à la collaboration de MM. Leveque et H. Wherham. Le premier un spirituel journaliste, le second, un de nos plus habiles instrumentistes en même temps qu'un compositeur de rare valeur.

Le diable toujours en quête de quelque vilain tour à jouer à l'espèce humaine, s'en prend à King Capital qu'il veut dépouiller de ses biens. Il souffle à King Capital l'amour du jeu et des femmes, et il réussit aisément à le ruiner au jeu de poker.

Lex, un avocat, et Medicus, un docteur, entrent en conspiration contre Capital, qui est complètement ruiné. Le Prince Cash, le fils du malheureux roi, contribue pas peu à la ruine de son père dont il prend la place et le trône.



M. WHERHAM, auteur de la partition.

Il y a dans la pièce de M. Leveque plusieurs rôles qui permettent aux principaux artistes de la troupe Olympia de révéler leurs talents, entraînées par Lotte Kendall, miss Theresa Baker et miss Del Bendio.

Dans le rôle de Cupid, la petite Sarah Shields a obtenu un prodigieux succès. L'amusant livret de M. Leveque a permis à M. Wherham d'écrire une musique pleine d'entrain dont le succès sera durable.

On peut prédire à King Capital une ou deux semaines de salles comblées.

WEST END.

Au West End, M. A. Veasey nous offre une série de soirées très intéressantes et extrêmement variées.

D'abord, de nouvelles exécutants de son orchestre militaire qui s'est déjà conquis une grande popularité, puis plusieurs soli de son concert à piston que le public applaudit chaque fois et qui sont toujours bissés.

La foire a fait fête hier au duo du "Mail coach" dans la forêt, exécuté par lui et M. Schaefer.

La pièce de résistance dans le vaudeville, a été la série de tours de force et d'adresse par Samson et Dalia, deux acrobates remarquables, et c'est avec beaucoup de peine que la direction a pu retenir pour une autre semaine, la célèbre imitateur des personnalités des plus en vue la siècle dernier.

Quant au Vitagraphe du Prof. Reed, il a reproduit les physionomies les plus populaires de l'époque actuelle.

Les chœurs et les marches de l'orchestre ont obtenu leur succès ordinaire.

LA RAGE A PARIS.

M. Proust vient de présenter, au conseil d'hygiène, son rapport sur les cas de rage humaine qui se sont manifestés dans le département de la Seine pendant l'année 1902.

"Jamais jusqu'ici, écrit le rapporteur, la situation n'avait été aussi favorable.

"L'Institut Pasteur, pendant cette année 1902, 1 016 personnes ont subi le traitement antirabique; ce chiffre est inférieur à celui de 1901, qui était de 1 321.

"La statistique de l'Institut Pasteur comprend 3 décès. Mais de ces 3 décès, un seul provient d'un individu mordu dans le département de la Seine.

En 1901, 12 décès par rage avaient été constatés dans le département de la Seine. 9 portaient sur des individus mordus dans le département de la Seine. En 1900 il y avait eu 10 décès d'individus mordus dans le département.

En ce qui concerne les cas de rage observés sur les animaux, M. Proust constate que le nombre des chiens enragés a été aussi en diminuant: 474 animaux enragés en 1902 contre 846 en 1901.

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans 20 mai 1903

Journal par le Bureau Météorologique et Hydrographique de l'Académie des Sciences et des Lettres de la Nouvelle-Orléans.

Table with columns: Station, Hauteur au-dessus du niveau de la mer, Hauteur au-dessus du niveau de la mer, Changement de hauteur. Rows for St. Paul, New Orleans, etc.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

No. 88 Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

TROISIÈME PARTIE

CHÂTIMENT.

Suite.

Retenez d'abord mon nom; je suis le cente Lucien de Bérac lorsque je serai mort, vous voudrez bien informer de cet ac-

cident, Mme la marquise de Sommeuse, rue de Lille, à Paris.

Après avoir dit cela, le blessé se tut un instant, comme soufflé, tandis que le prêtre notait scrupuleusement ces premiers renseignements.

—A présent, reprit le comte, écoutez-moi bien: J'ai peu de temps à moi;... je sens venir la mort... la mort libératrice qui, mieux que tout, lavera ma mémoire des souillures de ma vie....

Monsieur.... je fus un grand coupable.

J'ai commis sciemment des lâchetés, des crimes... mais, depuis quelques jours, à la suite d'événements terribles, les remords m'ont atteint.

Ma conscience s'est réveillée et révoltée;... je me repens sincèrement.

Déjà, j'ai essayé de réparer, dans la mesure du possible, une partie du mal que j'ai fait aux autres.

Voulez-vous, au nom de Dieu d'innocentes misères dont vous êtes la mandataire, et à la justice duquel je veux croire, à cette heure suprême, me donner l'absolution, et prier pour le repos de mon âme?

—Oui, répliqua gravement le prêtre.

Car, le Christ a dit: A ceux qui auront beaucoup péché, il sera beaucoup pardonné.

pendant, j'intercéderai pour vous.

Maintenant reposez-vous, recueillez-vous surtout; je vais lire des prières.

Puis avec une douceur d'apôtre, l'ecclésiastique se pencha vers le moribond qui s'affaiblissait de plus en plus, traça sur sa poitrine le signe de la croix, et déposa ensuite sur son front un baiser fraternel.

Lucien de Bérac le regardait encore de ses yeux déjà vitreux, et ses traits crispés par la souffrance semblaient se détendre peu à peu.

Bientôt il entrouvrit les lèvres et balbutia, la voix comme étranglée: —Pardonnez-moi, mon père... mon Dieu!....

Un hoquet douloureux l'interrompit, s'exhalait en une sorte de râle.

Un long frémissement agita les membres du malheureux, ses prunelles devinrent fixes, et sa bouche demeura grande ouverte. Il venait d'expirer.

Après avoir achevé la prière commencée, le prêtre se pencha, pendant que s'accomplissait au Havre ce tragique événement, il s'en déroulait d'autres à Paris, chez la marquise de Sommeuse.

Après le retour de Charles Barru et de Paul Duroc, impatientement attendus par les assistants, Chopart et Victor Ledat s'étaient retirés les premiers.

Mais Chopart emportait la promesse de toucher bientôt, chez le notaire de la marquise, à titre de dédommagement, la petite somme nécessaire à la réalisation de son rêve d'hôtelier à Dieppe.

Ensuite Paul, à la prière de son ami Pierre, avait laissé le chimiste et sa sœur, seuls en présence du blessé et de sa mère.

—Ma chère maman, dit alors Pierre de Sommeuse, puisque tu m'as enfin retrouvé, je suppose et j'espère que tu veux faire mon bonheur?

—Certes, mon enfant, rien ne me coûtera pour cela.

—Et bien, je vais aller droit à mon but, en t'informant, sans phrases inutiles, de ce que je te désire, avant tout.

Et, prenant un ton plus grave, le blessé continua: —Tu sais déjà que j'aime Mlle Marthe d'Alméras, ici présente.

—Oui, je l'ai comprise.

—J'ai pu, au cours des longues journées passées par elle à mon chevet, apprécier ses nobles qualités d'esprit et de cœur.

Elle m'aime aussi; et notre seul bonheur serait d'être unis l'un à l'autre.

Elle est pauvre, c'est vrai, mais elle est bonne et jolie, c'est une large compensation.

sa mère, un regard empreint d'avidité anxieuse.

Charles Barru, debout près du lit, paraissait grave et soucieux.

Marthe, pâle, palpitante d'une émotion difficilement contenue, venait de se lever.

Braquement elle prit la parole: —Monsieur Pierre, dit-elle en essayant de sourire, vous me prenez en traître, c'est presque déloyal.

Ne vous avais-je pas supplié d'attendre, avant de parler ainsi; oubliez-vous ce que je vous ai appris hier?

La jeune femme faisait allusion à un récent entretien intime, à un cours duquel, très courtoisement, elle avait confessé au blessé sa liaison de jeunesse avec Landrec.

—Je me sais ce que vous voulez dire, Marthe, répliqua Pierre, en accentuant sa généreuse dénégation, d'un regard expressif, empreint de douce autorité.

—Ne pouvez-vous me le répéter, mademoiselle Marthe? demanda vivement la marquise.

Sa légitime curiosité maternelle était éveillée, elle voulait savoir.

—Madame, je vais tout vous dire.

ment à sa mère, il continua: —Il s'agit en réalité, une chose mère, d'une chose fort peu importante.

Marthe, par excès de loyauté envers moi, a cru devoir se confesser d'une légèreté, toute platonique, d'ailleurs;... légèreté bien excusable, et dont je n'avais priée de ne plus parler.

Et comme le blessé lisait sur la physionomie de la marquise une sorte d'obstination à savoir, il ajouta d'un ton plaisant: —Imagine-toi que Marthe s'ôtait amoureuse, et il y a deux ou trois mois, du triste personnage de M. de Landrec.

Naturellement, elle ignorait à ce moment l'indignité morale de cet individu.

Bien qu'elle ne le trouvât pas très jeune, elle était séduite par ses allures élégantes, ses manières aristocratiques, son langage choisi.

Subjuguée par ces dehors distingués, elle avait rêvé de se faire épouser par lui.

Il y eut même, dans des circonstances inutiles à préciser, un commencement de flirt.

Voilà de quoi elle veut s'accuser.

Elle rit aujourd'hui de ce bizarre caprice, et nous aussi.

—En réalité, acheva Pierre en souriant, c'est une ambition; elle visait d'abord un gentilhomme, et maintenant elle demande à épouser le pauvre marquis que je suis!....

—Ce que vient de dire Pierre est-il exact, mademoiselle Marthe? demanda la marquise.

La jeune femme, vaincue par l'amour et la générosité du blessé, ne se sentit plus le courage de révéler la vérité.

—Oui, madame, dit-elle sentiment, en dissimulant sa confusion.

—C'était une amourette, un plaisir, s'empressa d'affirmer Charles Barru.

Néanmoins, je remercie de tout mon cœur M. Pierre, dont m'honore d'être l'ami, je lui ai un grand intérêt d'avoir bien voulu s'attacher aucune importance ces imprudences de jeunesse.

Tout en prononçant ces mots empreints, pour ainsi dire, d'un double sens, le chimiste fixait le blessé d'un regard clair, chat de la plus profonde gratitude.

Pierre sourit, il prévoyait victoire.

—Allons, c'est bien, conclut Mme de Sommeuse, définitivement rassurée.

Et, prenant doucement la main tremblante de Marthe, elle mit elle-même dans la main son fils.

—Vous serez heureux, dit-il, car vous aimez sincèrement; et l'amour est le plus des biens, le plus cher!....